

ment. Les interprètes que l'on avait à bord, s'entretinrent avec eux sans la moindre difficulté. Ils parlent la même langue que celle des Indiens de la côte d'Amérique, qu'ils appellent leurs frères; et sont constamment en communication avec eux.

« La première question qu'ils adressèrent à notre interprète, dit M. de Kotzebue, fut pour savoir d'où nous venions, et si nous avions le dessein de les tuer; un présent de feuille de tabac et de grains de verroterie, dissipa leurs soupçons. Ils nous dirent que la glace n'avait quitté leurs côtes que depuis trois jours. Cet avis me fit craindre de ne pouvoir pénétrer dans le détroit de Béring, puisque je ne devais pas espérer qu'il fût libre avant une quinzaine. »

A l'instant où l'on se disposait à entrer dans le détroit, on aperçut la mer entre le continent d'Amérique et l'île prise par les glaces au nord et au nord-est à perte de vue. On vira donc de bord, parce qu'on supposa que dans quelques jours elle serait libre; mais le 11 juillet l'équipage du *Rurick* apprit avec le plus vif chagrin que le capitaine souffrait tellement du coup dont il avait été atteint à la poitrine, qu'il ne pouvait se hasarder à ruiner entièrement sa santé en séjournant plus long-temps dans un climat si froid; déjà il crachait le sang. Il adressa donc à son équipage une déclaration par écrit, pour l'informer que le

mauvais état de sa santé l'obligeait de renoncer à toute tentative de faire une seconde campagne au nord.

Aussitôt on fit route pour Ounalachka, afin d'y ramener les Aléoutes; on devait ensuite retourner à Vahou et à Radak, puis aller se radouber à Manille, et gagner l'Europe, au lieu de visiter, suivant le premier plan, les parages au nord du détroit de Béring, le Kamtchatka, le détroit de Torrès et Timor, avant de revenir en Russie.

Le 22 on fut de retour à Ounalachka; on quitta cette île le 18 août; le 26 septembre on eut connaissance de Mona-Roa, la plus haute montagne d'Ovaïhy. Kadou excita vivement la curiosité des insulaires; ils étaient surtout frappés de la dimension prodigieuse du lobe de ses oreilles; il reçut divers présens de la reine. L'on alla ensuite à Vahou, six navires étaient à l'ancre dans le port de Hanaroura: savoir, un russe de la compagnie d'Amérique, six américains, enfin, un appartenant à Tameamea. Le 14 octobre le *Rurick* fit voile de Vahou; on s'y était ravitaillé et l'on y avait pris des animaux domestiques, des plantes et des graines que l'on se proposait de distribuer à Radak.

On aperçut une terre le 20, par 16° 45' nord, et 169° 59' est; elle était basse, terminée à son extrémité septentrionale par des mondrains, et

formait deux îles. Tandis qu'on en relevait la position, l'on faillit à échouer sur un rocher que le reflet du soleil avait empêché de distinguer de loin, et auprès duquel on ne trouva pas de fond.

Le 30 on eut connaissance du groupe d'Otdia; le 31 on entra dans la lagune; Kadou, au comble de la joie, ne pouvait concevoir comment nous avions retrouvé ces îles après une navigation si longue. Etant à Ounalachka, il s'était occupé de faire une collection de clous, de vieux morceaux de fer, de pierres à aiguiser; en un mot, de tous les objets qui pourraient être de quelque utilité à ses amis les insulaires. Son retour fut un grand événement pour eux. Le voyage qu'il venait de faire, les connaissances qu'il avait acquises, le costume européen qu'il avait adopté, lui donnaient sur eux une supériorité dont il sut tirer parti.

Pendant l'absence du *Rurick*, un chef d'Aour était venu à Otdia, avait forcé les habitans à lui livrer une partie du fer qu'on leur avait laissé, et enlevé trois chèvres déposées sur une île déserte. Quelque temps après Lamari arrivant d'Oudirik avec sa flotte, avait achevé de dépouiller les pauvres insulaires, et emporté presque toutes leurs provisions. Ainsi même dans ces petits archipels, où l'homme a si peu de besoins et les satisfait si aisément, le faible est la victime du plus fort. Pour ajouter aux calamités de ces pau-

vres gens, les rats avaient détruit tout ce qui avait été semé par les Russes; quelques racines qu'ils avaient épargnées n'avaient pu échapper à la rapacité de Lamari. Les cochons étaient morts, probablement faute d'eau.

« Cette circonstance me fit beaucoup de peine, dit M. de Kotzebue; cependant j'espérais que nos plantations sur les autres îles avaient été préservées d'un désastre pareil. Ayant montré aux insulaires tout ce que nous apportions pour eux, ils en furent ravis de joie; le chef Laghédiak m'embrassa à plusieurs reprises. Les orangers, les vignes, les pommes de terre, les ignames, les taros, étaient en très-bon état.

« Tout ayant été transporté à terre, le jardin fut foui de nouveau, M. Chamisso planta et sema lui-même la plupart des végétaux. Kadou expliqua aux insulaires la manière de les cultiver. Pour qu'ils pussent apprécier l'importance du présent qu'ils recevaient, on leur fit goûter de chacune des racines cuites, ils les trouvèrent fort bonnes, notamment les pommes de terre. Les chèvres et les chats furent placés sous la protection spéciale de Laghédiak; ces derniers animaux parurent d'autant plus singuliers aux insulaires, que dès qu'ils furent débarqués, ils se jetèrent sur les rats, qui ne s'attendaient pas à être ainsi dérangés. On donna aussi au chef un coq et deux poules; en

multipliant ainsi les moyens de subsistance de ces insulaires, j'avais pour but d'augmenter leur prospérité, et j'espérais par là faire cesser la coutume barbare de ne laisser vivre dans chaque famille que trois enfans, et rendre moins fréquentes les guerres occasionées ordinairement par la disette de vivres.

« Au moment où nous allions partir d'Otdia, Kadou m'annonça qu'il renonçait au projet de m'accompagner en Europe. La cause de ce changement soudain venait de ce qu'on lui avait dit que pendant son absence, son fils, qui était à Aour, l'appelait sans cesse, et courait dans les bois pour le chercher. La tendresse paternelle l'emporta. Cette séparation me chagrinait et me contrariait beaucoup; néanmoins, je ne combattis pas la résolution de Kadou; je tâchai de la rendre utile aux insulaires, en lui confiant le soin des animaux domestiques et des plantations. Comme il était à craindre que les présens dont mon équipage s'empessa de combler Kadou, n'excitassent la cupidité des insulaires, et surtout de Lamari, je laissai beaucoup de choses pour lui; je n'oubliai pas Laghédiak; puis tous les naturels d'Otdia ayant été rassemblés, je leur adressai par la bouche de Kakou le discours suivant :

« Le grand chef de tous les chefs du pays de Russie, ordonne à Kadou de rester à Otdia

« pour avoir soin des plantes et des animaux
 « que les Russes y laissent. Il est défendu, sous
 « peine de mort, de lui faire le moindre mal.
 « On doit l'aider à cultiver la terre. Pour les ré-
 « compenser, un grand navire arrivera dans dix
 « mois de Russie à Otdia, et apportera aux in-
 « sulaires une grande quantité de fer et d'autres
 « choses. Si les plantations ont été détruites,
 « ceux qui les auront ravagées seront punis de
 « mort. » Chacun promit de se conformer aux
 ordres du grand chef de Russie. Pour donner
 plus de poids à la harangue, je fis un signal,
 aussitôt le *Rurick* tira deux coups de canon, et
 une fusée volante s'élança dans les airs. Je dis
 aux insulaires que s'ils ne tenaient pas leur pa-
 role, ils seraient tués par des feux semblables.
 Ensuite je leur distribuai des présens pour effa-
 cer l'impression de la terreur qui avait été très-
 forte; Kadou pleura comme un enfant quand nous
 lui dîmes adieu; tous les insulaires témoignèrent
 du regret de nous voir partir; après que nous
 nous fûmes embarqués, ils s'assirent sur le ri-
 vage, et entonnèrent une chanson dans laquelle
 nos noms étaient souvent répétés.

« Les îles qui forment chacun des groupes de
 l'archipel de Radak, dit M. de Kotzebue, sont
 disposées à peu près en cercle; le récif qui les
 lie les unes aux autres est interrompu en divers

endroits ; quelques-uns de ces intervalles sont assez larges pour donner passage à un navire. Ces îles ne présentent aucune élévation ; vues de la mer , on les croirait désertes ; toutes les maisons sont placées sur la partie qui fait face au bassin intérieur.

« L'arbre le plus utile qui croisse dans cet archipel est le baquois ; il pousse même dans le sable , et fertilise le sol par la grande quantité de feuilles qui tombent quand il en change. Les insulaires mangent son fruit encore vert , et de son suc font une espèce de confiture qui se conserve assez long-temps. Les femmes tressent avec les feuilles des nattes de différens degrés de finesse , dont on fait les vêtemens et les voiles , et sur lesquelles on se couche.

« J'ai déjà dit que le cocotier et l'arbre à pain y étaient moins communs que le baquois. D'autres plantes fournissent aux insulaires des matériaux pour leurs étoffes , et des fleurs dont ils aiment beaucoup à orner leur tête. La mer leur procure le bois de construction pour leurs pirogues , en jetant sur les récifs qui bordent leurs îles des troncs de sapins qui viennent du nord , des troncs de palmiers qui arrivent des plages de la zone torride , et même des débris de navires naufragés dans lesquels ils trouvent du fer ; c'est avec ces vieux morceaux de métal , qu'ils façonnent les

outils qui leur servent à faire leurs pirogues.

« Dans quelques îles on mange les rats , seul quadrupède indigène de cet archipel. Les oiseaux sont peu nombreux ; la mer fournit aux insulaires plusieurs espèces de poissons et de crustacées : quelques coquilles sont employées comme instrumens tranchans. L'on ne trouva que deux insectes ; une scolopendre et un scorpion ; la piqûre de ce dernier occasionne une enflure locale qui n'a rien de dangereux.

Les exemples de longévité que nous avons vus , font présumer que les insulaires atteignent souvent à un âge avancé. Les hommes et les femmes arrangent avec beaucoup de soin leurs longs cheveux noirs , et les nouent sur le haut de la tête ; les hommes laissent croître leur barbe ; elle est peu fournie. Ils ont généralement les dents mauvaises , ce qui vient probablement de leur habitude de mâcher le fruit ligneux du baquois. Ils agrandissent suffisamment les trous qu'ils se font au lobe de l'oreille pour y passer un rouleau de feuille de baquois qui a trois pouces de diamètre chez les hommes et la moitié chez les femmes. Quelques-uns se percent aussi la partie supérieure de l'oreille pour y mettre des fleurs.

« Les hommes ont les épaules , la poitrine et le dos tatoués ; le dessin est le même pour tous : les chefs se tatouent de plus les côtés , les hau-

ches, la nuque et les bras; les femmes n'ont que les épaules et les bras tatoués. Une idée religieuse est probablement attachée à cette opération, puisqu'elle ne peut avoir lieu sans certaines formalités. Celui qui doit être tatoué est tenu de passer la nuit dans une maison que l'opérateur consacre par une invocation à la divinité de l'île; si celle-ci donne son consentement, elle le fait connaître par un signe intelligible pour lui seul; dans le cas contraire, la cérémonie est différée. Toute infraction à cet usage serait punie d'une inondation qui dévasterait l'île entière.

• N'ayant jamais vu d'Européens, les insulaires parurent intimidés quand nous abordâmes chez eux; mais leurs chefs ne tardèrent pas à se rapprocher de nous avec confiance, et bientôt se familiarisèrent sans cependant devenir importuns. Nous parcourûmes seuls et sans armes plusieurs îles; nous passâmes même la nuit chez les indigènes, nous n'eûmes jamais à nous plaindre d'eux. Ils nous apportaient des fruits de baquois et des cocos sans nous rien demander en retour; ils acceptaient avec reconnaissance ce que nous leur offrions.

• La faiblesse de la population, l'âge récent des arbres, la simplicité extrême des mœurs des insulaires, tout semble indiquer que cet archipel n'est pas habité depuis très-long-temps. Les vices

qui dégradent plusieurs peuplades des îles du grand Océan, n'y ont pas encore pénétré; mais on a vu que le fléau de la guerre y exerce ses ravages. Les combats ont toujours lieu sur le rivage; les armées ennemies s'attaquent de loin avec des frondes et avec des javelots pointus aux deux bouts. Ces Indiens combattent de près avec des lances longues de cinq pieds, et munies à l'extrémité de dents de requin. Pendant la bataille, les femmes se tiennent derrière les combattans, lancent des pierres sur l'ennemi, et battent du tambour. Les chefs, soit qu'ils meurent au combat ou de mort naturelle, sont enterrés dans l'intérieur de l'île, et on entasse des amas de grosses pierres sur leurs tombeaux; les corps des autres insulaires sont jetés à la mer sans aucune cérémonie. La polygamie est en usage; les femmes ne sont pas tenues dans cet asservissement qui a lieu chez la plupart des peuples sauvages; et ne sont pas non plus chargées exclusivement des travaux domestiques.

• Ces insulaires adorent un dieu invisible qu'ils nomment Anis. Ils placent sa demeure dans le ciel; ils lui offrent des fruits; ils n'ont ni temples ni prêtres. Lorsqu'ils partent pour une expédition guerrière, ou pour toute autre entreprise importante, le peuple s'assemble; quelqu'un élève en l'air les fruits présentés à la divinité, en

prononçant des paroles que chacun répète. Chaque père de famille, avant d'aller à la pêche, s'acquitte d'une cérémonie semblable au milieu des siens. Les mariages, les funérailles, les fêtes, semblent n'avoir rien de commun avec la religion. Nous ne pûmes découvrir s'ils ont quelque idée d'une vie future.

« Les chefs exercent un pouvoir absolu sur la propriété de leurs sujets ; il paraît qu'il existe parmi eux une sorte de hiérarchie. Quelques-uns se distinguent des autres par des colliers de feuilles de baquois. La dignité de chef passe du frère aîné aux frères puînés ; et à leur défaut, elle revient au fils aîné du frère aîné. Chaque tamon ou chef a un trésorier qui prend soin de tous les présens qu'on lui fait.

Le 4 novembre le *Rurick* appareilla d'Otdia, et fit voile vers l'ouest-nord-ouest, afin de découvrir le groupe de Ligbi, qui, suivant l'indication des insulaires, est situé dans cette direction ; en effet, on en eut connaissance le lendemain matin ; il ressemble à ceux que l'on quittait, mais il est plus petit. Des pirogues accostèrent sans crainte le vaisseau, parce que les insulaires avaient entendu parler des Russes à Lamari. Ils parurent plus robustes que les autres indigènes de Radak. Après un échange de présens, ils se retirèrent.

On n'aperçut plus de terre jusqu'au 25 que l'on arriva en vue de Guaham, une des îles Ladrões. Bientôt le *Rurick* fut accosté par un pilote que le gouverneur lui envoyait ; les officiers furent très-bien accueillis. Le 29 on continua le voyage vers Manille ; le 18 décembre on laissa tomber l'ancre à Cavite. Les réparations dont le *Rurick* avait besoin étant terminées, il partit de Manille le 28 janvier 1818, passa par le détroit de Gaspar pour atteindre à celui de la Sonde ; le 20 mars on entra dans la baie du cap de Bonne-Espérance. Le 4 avril M. de Kotzebue rendit visite à M. de Freycinet, capitaine de l'*Uranie*, corvette française qui était expédiée pour un voyage de découvertes dans le grand Océan. Le 8 on quitta la rade du cap ; le 25 on était devant Sainte-Hélène. Le *Rurick* s'approchait de l'île, d'après l'assurance donnée par un officier anglais venu d'un des vaisseaux de garde, qu'on le pouvait sans inconvénient. Des boulets décochés par les batteries de terre, annoncèrent à M. de Kotzebue, que malgré le pavillon russe qui flottait sur son vaisseau, sa tentative de voir de près la prison qui recélait l'homme devant lequel l'Europe s'était tue si long-temps, était regardée comme au moins indiscrette. L'officier revint, disant que c'était sans doute un malentendu, et qu'à onze heures du matin on recevrait la per-

mission d'entrer dans le port. On était en train d'aller au-devant du canot que l'on espérait voir arriver pour l'apporter, lorsqu'une nouvelle volée avertit de rebrousser chemin. Ennuyé d'attendre jusqu'à midi, M. de Kotzebue amena son pavillon, tira un coup de canon et s'éloigna.

Le 16 juin le *Rurick* jeta l'ancre dans la rade de Spithead, devant Portsmouth; le 31 août il mouilla dans la Nèva, devant l'hôtel du comte de Romanzov, à la munificence éclairée duquel était due cette expédition qui a fait faire des progrès à la géographie.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE du voyage de Nicholas à la Nouvelle-Zélande.	Page 1
VOYAGE de la frégate le Briton à l'île Pitcairn, par J ^m . Shillbeer, lieutenant des troupes de la Marine royale (1813 à 1815).	89
VOYAGE de Billings et Saritchev, dans le grand Océan boréal (1785 à 1794).	117
VOYAGE de Krusenstern autour du monde (1803 à 1806).	158
VOYAGE de Lisiansky autour du monde (1803 à 1806).	287
VOYAGE de G. H. de Langsdorff aux îles Aléoutiennes, et à la côte de l'Amérique septentrionale (1805 à 1808).	390
VOYAGE de Kotzebue autour du monde (1805 à 1818).	422
